LE PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Réprésentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 2 Décembre 1765.

Par M. SEDAINE

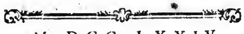
NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 12 sols.



A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Libraire-Imprimeur, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.



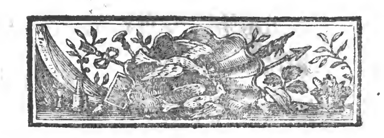
M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

M. VANDERK pere,	*M. Brizard.*
M. VANDERK fils,	*M. Molé.*
M. DESPARVILLE Pere, ancien Officier.	*M. Grandval.*
M. DESPARVILLE fils, Officier de Cavalerie,	*M. le Kain.*
Mme VANDERK,	*Mlle Dumesnil.*
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk pere,	*Mde Droüin.*
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk,	*M. Préville*
VICTORINE fille d'Antoine,	*Mlle. Doligny.*
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.	*Mlle Dépinai.*
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk,	*M. Dauberval.*
UN DOMESTIQUE de M. Desparville,	*M. Bouret.*
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils,	*M. Auger.*
LES DOMESTIQUES de la maison,	*M. Feulie.*
LE DOMESTIQUE de la Marquise.	

La scene est dans une grande ville de France.



LE PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR,

COMÉDIE



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un grand Cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés, sur lequel sont des papiers & des cartons.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QUoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, & vous essuyant le yeux, & je ne peux pas sçavoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon Papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer ; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger!

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le Caissier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs Messieurs qui attendoient leur tour, & qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : „ Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, „ & on les a séparés. „

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. „ Je ne sçais, „ m'a dit l'un de ces Messieurs, „ ce sont deux jeunes gens : „ l'un est Officier dans la cavalerie, & l'autre dans „ la marine. „ Monsieur, l'avez-vous vu ? „ Oui. Habit bleu, paremens rouges ? Jeune ? Oui, „ de vingt à vingt-deux ans ; bien fait ? „ Ils ont souri, j'ai rougi, & je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais ſi c'étoit le fils de Monſieur ? . . .

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'Officier ?

VICTORINE.

C'eſt ce que j'ai penſé.

ANTOINE.

Eſt-il le ſeul dans la marine ?

VICTORINE.

C'eſt ce que je me diſois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'eſt vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien ſenſible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'eſt pas lui, c'eſt que ce Monſieur a dit que l'Officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'allarmer ſi aiſément.

VICTORINE.

Hé, mon Papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus ? Comment, c'eſt le fils de la maiſon : feue ma mere l'a nourri ; c'eſt mon frere de lait ; c'eſt le frere de ma jeune Maîtreſſe, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas : mais ſoyez raiſonable

VICTORINE.

Ah ! celà me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un Caffé.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hazard. Ah ! si j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville...

SCENE II.

UN DOMESTIQUE *de M. Desparville*, ANTOINE, VICTORINE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une Lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon Maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monſieur n'eſt pas ici ; & quand il y ſeroit, vous prenez bien mal votre temps : il eſt tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'eſt pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'eſt ce ſoir même les accords de ſa fille. Si ce n'eſt qu'une Lettre d'affaires, je ſuis ſon homme de confiance ; & je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, paſſez au magaſin, & attendez, je vous ferai avertir.

SCENE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'eſt donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non. Il eſt retourné chez le Notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander .... Ah ! je voudrois que vous viſſiez Mademoiſelle avec ſes habits de noces : on vient de les eſſayer. Les boucles d'oreilles, le collier, la rivière de diamans. Ah ! ils ſont beaux : il y en a un gros comme cela : & Mademoiſelle, ah ! comme elle eſt charmante. Le cher amoureux eſt en extaſe. Il eſt là, il la mange des yeux ; on lui a mis du rouge, & une mouche, ici. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Si-tôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : „ Vas demander à ton pere „ si Monsieur est revenu , s'il n'est pas en affaire , „ si on peut lui parler ? „ je vais vous dire ; mais vous n'en parlerez pas, Mademoiselle va se faire annoncer comme une Dame de condition sous un autre nom : & je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non , il ne la reconnoîtra pas ; j'en suis sûre. Quand il arrivera , vous nous avertirez : il y aura de quoi rire.... Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monsieur. *(Elle sort.)*

SCENE IV.

M. VANDERK pere , DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes* , ANTOINE.

M. VANDERK pere *se retournant dit aux Porteurs qu'il apperçoit.*

ALLEZ à ma caisse : descendez trois marches & montez-en cinq , au bout du corridor.

(Les hotteurs sortent.)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

M. VANDERK pere.

Non, reste. Les Notaires ne finissent point. (*il pose son épée & son chapeau : il ouvre un secrétaire*) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, & ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non Monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK pere.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK pere.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK pere.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK pere.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers, c'est ce qui m'effraie, sur tout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sçais.

M. VANDERK pere.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK pere.

Que la table des Commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui Monſieur.

M. VANDERK pere.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK pere.

J'y veux recevoir leur ſanté, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils en ſeront charmés.

M. VANDERK pere.

La table des domeſtiques ſans profuſion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Un demi-louis à chacun comme préſent de noces. Si tu n'as pas aſſez, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Je crois que voilà tout ... Les magaſins fermés, que perſonne n'y entre paſſé dix heures.... Que quelqu'un reſte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y reſtera.

M. VANDERK pere.

Non. Il faut que ta fille ſoit près de ſa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fuſées, de quelques petards. Mon fils veut brûler ſes manchettes.

ANTOINE.

C'eſt peu de choſe.

M. VANDERK pere.

Aie toujours ſoin que les réſervoirs ſoient pleins d'eau.

SCENE V.

VICTORINE, M. VANDERK pere, ANTOINE.

(Victorine entre & parle à son pere à l'oreille.)

ANTOINE *à sa fille*

OUI.

SCENE VI.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous croyez-vous capable d'un grand secret ?

M. VANDERK pere.

Encore quelques fusées, quelques violons ?

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une Demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK pere.

Ma fille ?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête à tête.

M. VANDERK pere.

Sçais-tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamans, sa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & Elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCENE VII.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE, M. VANDERK pere.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, Madame la Marquise de Vandetville.

M. VANDERK pere.

Faites entrer.

(On ouvre les deux battans.)

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, ANTOINE, Mlle SOPHIE VANDERK annoncée sous le nom de Madame de Vanderville.

SOPHIE *faisant de profondes révérences.*

MON... Monsieur...

M. VANDERK pere.

Madame. *(au Domestique.)* Avancez un fauteuil. [*Ils s'asseient.*] *(à Antoine.)* Elle n'est pas mal. *(à Sophie.)* Puis-je sçavoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir.

SOPHIE *tremblante.*

C'est que... Mon... Monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK pere.

Si Madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, qu'elle est belle comme cela !

SOPHIE.

Le voici. *(Le Pere se leve pour prendre le papier.)* Ah ! Monsieur, pourquoi vous déranger? *(à part.)* Je suis toute interdite.

M. VANDERK pere.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah ! rien de mieux. (*Pendant qu'il va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK pere.

Vous avez raison, Madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très-humble & très-obéissante servante.

M. VANDERK pere.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Non. Ah ! mon cher Monsieur. Vous êtes un si honnête homme, que la réputation... la renommée dont...

SCENE IX.

LES MEMES, Mme VANDERK.

SOPHIE.

AH ! maman, mon cher pere s'est moqué de moi.

M. VANDERK pere.

Comment ! c'est vous, ma fille ?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.

Mme VANDERK *à son mari.*

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK pere.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne

suis pas une trompeuse; & voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la premiere personne.

M. VANDERK pere.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher pere...

M. VANDERK pere.

Vous aurez des présens à faire demain.



SCENE X.

LES MEMES, LE GENDRE futur.

M. VANDERK pere.

Vous allez, Monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son pere: tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! Monsieur, vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, & voici la main qui a signé.

M. VANDERK pere.

Prenant la main de sa fille & celle de son futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

Mme VANDERK.

(Madame Vanderk fait un signe à sa fille.)

Ma fille...

SOPHIE *au futur.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux dire.

Mme VANDERK *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK pere.

Quel est-il ?

LE GENDRE *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah ! c'est de vous laisser ?

SOPHIE.

Oui.

SCENE XI.

M. ET Mme VANDERK, SOPHIE.

Mme VANDERK.

VOTRE fille se marie demain, elle nous quitte elle voudroit vous demander...

M. VANDERK pere.

Ah, Madame.

Mme VANDERK *à sa fille.*

Ma fille...

SOPHIE.

Ma mere ! ... Ah ! mon cher pere, je ...
(*Se disposant à se mettre à gênoux, son pere la retient.*)

M. VANDERK pere.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions, jusqu'à présent, ne tendent qu'à attirer sur toi & sur ton frere toutes les faveurs du Ciel. Ne perd jamais de vuë, ma fille, que la bonne conduite des pere & mere est la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah ! si jamais je l'oublie.

SCENE XII.

LES MEMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

Mme VANDERK.

Qui ? qui donc ?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

Mme VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame ?

Mme VANDERK.

Premiérement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, Madame.

Mme VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

En verité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCENE XIII.

LES MEMES, M. VANDERK fils.

SOPHIE.

Ah ! nous allons voir. (*M. Vanderk fils fait de grandes révérences à sa sœur qu'il ne reconnoît pas.*) Ah ! mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK fils.

M. VANDERK fils.

Hé ! c'eſt ma ſœur ! Oh , elle eſt charmante !

Mme VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK fils.

Oui, ma mere.

SCENE XIV.

LES MEMES, LE GENDRE.

LE GENDRE *bas à Sophie.*

M'Est-il permis d'approcher ? Les Notaires... (*au Pere.*) Les Notaires ſont arrivés. (*Il veut donner la main à Sophie , elle indique ſa mere en ſouriant. Il s'apperçoit de ſa mépriſe.*) Ah !

SCENE XV.

M. VANDERK fils, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien ?

M. VANDERK fils.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi , mon frere , je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu ſi tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK fils.

Mais, quelle heure donc ?

SOPHIE *lui préſentant une montre.*

Tenez , regardez.

M. VANDERK fils *en conſidérant la montre.*

Il eſt vrai qu'il eſt un peu tard , je crois qu'elle avance ; elle eſt jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK fils.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous sçavoir heureuse.

SCENE XVI.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere?

M. VANDERK fils.

Oui, j'y vais... tout à l'heure. Je vous suis....

SCENE XVII.

M. VANDERK fils, VICTORINE.

VICTORINE.

VOus m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un Café.

M. VANDERK fils.

Est-ce que mon pere sçait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK fils.

Non, non Victorine.

(Il entre dans le sallon.)

VICTORINE *en s'en allant. (d'un autre côté.)*

Ah! que cela m'inquiéte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

ANTOINE.

OÙ diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh ! que faisiez-vous-là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sçais rien : eh bien votre maître est-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ; on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma Lettre.

ANTOINE.

Attendez.

SCENE II.

LES MÊMES, M. VANDERK fils.

LE DOMESTIQUE *voyant entrer M. Vanderk fils.*

N'Est-ce pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, restez ; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCENE III.

M. VANDERK fils, *seul.*

QUelle fatalité ! je ne voulois pas sortir ; il sembloit que j'avois un pressentiment : n'importe .... Un Commerçant .... un Commerçant .... c'est l'état de mon Pere, au fait, & je ne souffrirai jamais qu'on l'humilie, j'aurai tort tant qu'on voudra ; mais .... Ah ; mon Pere !... mon Pere ! ... un jour de noce ... je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma Mere, ma Sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah Dieux ! ... que ne donnerois-je

pas pour reculer d'un jour, reculer!... (*le pere entre, & le regarde.*) Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieu!

(*Il apperçoit son pere, il prend un air gai.*)

SCENE IV.

M. VANDERK pere, M. VANDERK fils

M. VANDERK pere.

EH, mais mon fils, quelle pétulance! quels mouvemens! que signifie?...

M. VANDERK fils.

Je déclamois; je faisois le Héros.

M. VANDERK pere.

Vous ne représenteriez pas demain quelque Piéce de Théâtre, une Tragédie?

M. VANDERK fils.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK pere.

Faites, si cela vous amuse; mais il faudroit quelques précautions, dites-le-moi; & s'il ne faut pas que je le sçache, je ne le sçaurai pas.

M. VANDERK fils.

Je vous suis obligé, mon pere; je vous le dirois.

M. VANDERK pere.

Si vous me trompez, prenez-y garde: je ferai cabale.

M. VANDERK fils.

Je ne crains pas cela; mais, mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur: nous l'avons tous signé. Quel nom avez-vous donc pris? & quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK pere.

Le vôtre.

M. VANDERK fils.

Le mien! est-ce que celui que je porte? ...

M. VANDERK pere.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK fils.

Vous vous êtes titré de Chevalier, d'ancien Baron de Saviéres, de Claviéres, de...

M. VANDERK pere.

Je le suis.

M. VANDERK fils.

Vous êtes donc Gentilhomme?

M. VANDERK pere.

Oui.

M. VANDERK fils.

Oui.

M. VANDERK pere.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK fils.

Non, mon pere; mais est-il possible? ...

M. VANDERK pere.

Il n'est pas possible, que je sois Gentilhomme?

M. VANDERK fils.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des Nobles, que vous ayez pris un état? ...

M. VANDERK pere.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK fils.

En est-il d'assez fortes pour nous faire descendre du rang le plus distingué au rang...?

M. VANDERK pere.

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK fils.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK pere.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses encêtres : asséyez-vous. (*Il s'assied ; le fils prend un siége, & ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bis-ayeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de son Régiment. Si vous étiés moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse : & la voici. Votre Mere, fille d'un Gentilhomme voisin, a été ma seule & unique passion. Dans l'âge où on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune Officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre Mere n'avoit pas douze ans ? il me traita avec hauteur, je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK fils.

Vous vous battîtes.

M. VANDERK pere.

Oui mon fils.

M. VANDERK fils.

Au pistolet ?

M. VANDERK pere.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre Mere me jura une constance, qu'elle a eue toute sa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fumes attaqués, & je lui fus utile, (c'est là que j'ai connu Antoine.) Le bon Marchand m'associa à son commerce, il m'offrit sa niéce & sa fortune. Je lui dis mes engagemens, il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parens de votre Mere, il me l'amene avec sa nourice : (c'est cette bonne vieille qui est ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras, je pris à sa priére & son nom & son commerce : le Ciel a béni ma for-

tune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé: voici votre sœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premiéres places dans la Robe. Pour vous, mon Fils, vous serez digne de moi & de vos ayeux: j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le Prince avoit fait sortir des mains de nos ancêtres, il seront à vous ces biens; & si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais dans un siécle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la Noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK fils.

Ah, mon pere, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort....

M. VANDERK pere.

Un préjugé! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK fils.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état....

M. VANDERK pere.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme, qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie d'un Souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK fils.

J'en conviens; mais ....

M. VANDERK pere.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert, il les sert toutes, & en est servi: c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK fils.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

De respectable ! ce qui légitime dans un Gentilhomme les droits de la naissance ; ce qui fait la base de ses titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK fils.

Votre seule conduite, mon pere....

M. VANDERK pere.

Quelques particuliers audacieux font armer les Rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce Négociant Anglois, Hollandois, Russe ou Chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations, & les ramenent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà ; mon fils, ce qu'est un honnête Négociant.

M. VANDERK fils.

Et le Gentilhomme donc, & le Militaire ?

M. VANDERK pere.

Je ne connois que deux états au dessus du Commerçant, (en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés:) je ne connois que deux états le Magistrat qui fait parler les Loix, & le Guerrier qui défend la Patrie.

M. VANDERK fils.

Je suis donc Gentilhomme ?

M. VANDERK pere.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK fils.

Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK pere.

Par une prudence peut-être inutile. J'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos

vertus ; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire,réflexions, qui dans un âge moins avancé se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK fils.

Je ne crois pas que jamais.....

SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

M. VANDERK pere.

QU'est-ce ?

ANTOINE.

Il y a, Monsieur, plus de trois heures qu'il est là : c'est un Domestique.

M. VANDERK pere.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son tems peut être précieux ; son Maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi. Ma foi, on est las, las.... Où diable est-elle à présent? cette chienne de Lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK pere.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà.

(Pendant que le Pere lit, le Domestique baille, & le fils rêve.)

M. VANDERK pere.

Vous direz à votre Maître.... Qu'est-il votre Maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Desparville.

M. VANDERK pere.

J'entends ; mais quel est son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-tems que je suis à lui ; mais il a servi.

M. VANDERK pere.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien Officier... un Officier distingué même,...

M. VANDERK pere.

Dites à votre Maître, dites à M. Desparville que demain entre trois & quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK pere.

Dites, je vous en prie, que je suis bien faché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh, je sçais, je sçais... La noce de Mademoiselle votre fille... oh, je sçais, je sçais.

(Il tourne du côté du magasin.)

ANTOINE.

Hé bien, où allez-vous? encore dormir.

SCENE VI.

M. VANDERK pere, M. VANDERK fils.

M. VANDERK fils.

MON pere, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK pere.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK fils.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK pere.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas Militaire, n'est rien.

M. VANDERK fils.

Qui donc.

M. VANDERK pere.

Votre Tante, ma propre Sœur, elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent & sans enfans ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; & lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de Frere profaneroit ses levres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentimens de la nature & de la reconnoissance.

M. VANDERK fils.

Moi, mon pere, à votre place je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK pere.

Pourquoi ? Elle est ainsi, mon fils ; c'est une foiblesse en elle ; c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK fils.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette Tante.

M. VANDERK pere.

Ce silence entroit dans mon systême à votre égard ; elle vit dans le fond du Berry ; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; & l'idée de

noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écris qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singuliéres.

M. VANDERK fils.

Des conditions!

M. VANDERK pere.

„ Mon cher frere; [m'écrit-elle,] j'irai; mais ne „ seroit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus convenable „ que je ne passasse que pour une parente éloignée de „ votre femme pour une protectrice de la famille ? " Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui .... J'entends une voiture.

M. VANDERK fils.

Je vais voir.

SCENE VII.

LES MEMES, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

Mme VANDERK.

VOICI, je crois ma belle-sœur.

M. VANDERK pere.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK pere.

Restez ici je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK pere.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

Victorine prend un flambeau, & passe devant.

SCENE VIII.

Mme VANDERK, M. VANDERK fils, SOPHIE, LE GENDRE.

LE GENDRE.

Eh bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK fils.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre chere sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK fils.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE *à sa mere.*

L'appellerai-je ma tante?

Mme VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

SCENE IX.

LES MEMES, M. VANDERK pere, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *de la Tante en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule, portant la queue de sa maîtresse.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis. Ecartez ces flambeaux. Point d'ordre sur les routes. Je devrois être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une Duchesse, une Financiére, c'est égal. Des chevaux terribles. Mes femmes ont eu des peurs. (*à son Laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah, c'est Madame Vanderk!

Mme VANDERK *avance, la salue, & met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

LA TANTE *fait une révérence protégeante; & n'embrasse pas.*

Quel est ce Monsieur noir, & ce jeune homme ?

M. VANDERK pere.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE *en regardant le fils:*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang no..e.

M. VANDERK pere.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais... oui... le front: il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK pere.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un Régiment.

M. VANDERK pere.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc ?

M. VANDERK pere.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la Cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien... votre fille l'aime sans doute ?

M. VANDERK pere.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Mais je me ſerois très-peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK pere.

Il eſt Préſident.

LA TANTE.

Préſident! pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK pere.

Qui ! voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela ; Monſieur eſt donc de Robe ?

LE GENDRE.

Oui, Madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monſieur, il y a dans la Robe des perſonnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le ſont, Madame.

LA TANTE. (*A ſon frere.*)

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de Robe. (*au gendre.*) Je vous fais, Monſieur, mon compliment, je ſuis charmée de vous voir uni à une famille ....

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prens le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiſelle a dans toute ſa perſonne un air, une grace, une modeſtie, un ſérieux : elle ſera dignement Madame la Préſidente. (*regardant le fils.*) Et ce jeune Monſieur.

M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

C'eſt mon fils.

LA TANTE.

Votre fils ! votre fils ! vous ne me le dites pas... vous ne me le dites pas, c'eſt mon neveu, ah ! il eſt charmant, il eſt charmant : embraſſez-moi, mon cher enfant. Ah ! vous avez raiſon, c'eſt tout le portrait du grand-pere ! il m'a ſaiſie, ſes yeux, ſon front, l'air noble : ah ! mon frere, ah ! Monſieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le préſenterai ; ah ! il eſt charmant.

Mme VANDERK.

Madame, voulez-vous paſſer dans votre appartement ?

M. VANDERK pere.

On va vous ſervir.

LA TANTE.

Ah ! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah ! il eſt charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bon ſoir, mon cher neveu, bon ſoir.

M. VANDERK fils.

Ma chere tante, je vous ſouhaite...

SCENE X.

M. VANDERK fils, VICTORINE.

M. VANDERK fils.

MA chere tante eſt aſſez folle.

VICTORINE.

C'eſt Madame votre tante ?

M. VANDERK fils.

Oui, ſœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domeſtiques font un train ; elle en a quatre, cinq, ſans compter les femmes : ils ſont d'une arrogance ! Madame la Marquiſe par-ci, Madame la

Marquiſe par-là, elle veut ceci, elle entend ça; il ſemble que tout ſoit à eux.

M. VANDERK fils.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la ſuivez pas votre chere tante ?

M. VANDERK fils.

J'y vais. Bon ſoir Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK fils.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK fils.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore !.... Ah ! elle eſt belle... des diamans ... à répétition ... il eſt onze heures 7... 8... 9... 10 minutes onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK fils.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui .... vous vous leverez à ſept, diſons à huit heures; vous deſcendrez à dix; vous donnerez la main à la Mariée : on reviendra à deux heures : on dînera, on jouera; enſuite votre feu d'artifice, pourvu encore que vous ne ſoyez pas bleſſé.

M. VANDERK fils.

Bleſſé. Qu'importe ?

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK fils.

Bon !

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK fils.

Tu ferois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK fils.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition : lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK fils.

Eh bien ; je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour sçavoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh, non.

M. VANDERK fils.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le sçavoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK fils.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être sur ; mais ... & vous.

M. VANDERK fils.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK fils.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh, mais, ſans doute.

M. VANDERK fils.

Bon ſoir, Victorine... Adieu... Bon ſoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCENE XI.

VICTORINE *ſeule.*

QU'à moi, qu'à moi, que veut-il dire? Il a quelque choſe d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'eſt pas ſa gaieté, ce n'eſt pas ſon air franc : il rêvoit. Si c'étoit... non.

SCENE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE *à ſa fille.*

ON vous appelle, on vous ſonne depuis une heure

(Victorine ſort.)

SCENE XIII.

ANTOINE *ſeul.*

QUATRE ou cinq miſérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maiſon de quarante perſonnes. Nous verrons demain... ce ſera un beau bruit....Je n'oublie rien. Non. (*Il ſouffle les bougies, & ferme les volets.*) Je vais me coucher.

SCENE XIV.

UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk*, ANTOINE.

ANTOINE.

QUoi !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

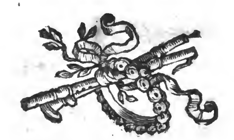
LE DOMESTIQUE.

Bon soir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, bon soir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. VANDERK fils, & SON DOMESTIQUE *entrent en tâtonnant avec précaution : il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, pour faire voir qu'il est un peu jour. Il regarde par-tout.*

(Il doit être en Redingotte & en Bottines.)

SCENE II.

M. VANDERK fils, SON DOMESTIQUE, *il est botté ainsi que son Maître.*

M. VANDERK fils.

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet .... Hé bien, les clefs ?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché par tout, sur la fenêtre, derriére la porte ; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le Portier.

M. VANDERK fils.

Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK fils.

Eh pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien.

M. VANDERK fils.

A-t-il coutume de les prendre ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK fils.

Non. Et nos chevaux.

LE DOMESTIQUE.

Ils ſont dans la cour.

M. VANDERK fils.

Tiens, mets ces piſtolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maiſon ?

LE DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumiére.

M. VANDERK fils.

Où ?

LE DOMESTIQUE.

Au troiſiéme.

M. VANDERK fils.

Au troiſième.

LE DOMESTIQUE.

Ah ! c'eſt dans la chambre de Mademoiſelle Victorine : mais c'eſt ſa lampe.

M. VANDERK fils.

Victorine..... Vas-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK fils.

Deſcens dans la cour, écoute : cache les chevaux ſous la remiſe à gauche près du carroſſe de ma Mere : point de bruit ſur-tout ; il ne faut réveiller perſonne.

SCENE III.

M. VANDERK fils, *seul.*

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs ? Que vais-je faire ? C'est de le réveiller. Je lui dirai .... Je veux sortir .... J'ai des emplettes : j'ai quelques affaires ... Frappons. Antoine .... Je n'entens rien ... Antoine. (*prêt à frapper, il suspend le coup.*) Il va me faire cent questions. Vous sortez de bonne heure, quelle affaire avez-vous donc ? Vous sortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi ... Donnez-moi les clefs. (*il frappe.*) Antoine.

SCENE IV.

M. VANDERK fils, ANTOINE (*dans sa chambre.*)

ANTOINE.

QUI est là ?

M. VANDERK fils.

Il a répondu. Antoine.

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK fils.

Moi.

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, j'y vais.

SCENE V.

M. VANDERK fils *seul.*

IL se leve ... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi, je sors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus

plus loin. Mais vous êtes en bottines. Mais ce cheval ? mais ce Domeſtique ? Eh bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon pere m'a dit de lui faire une commiſſion. Comme l'eſprit va chercher bien loin les raiſons les plus ſimples. Ah ! je ne ſçais pas mentir.

SCENE VI.

M. VANDERK fils, ANTOINE (*ſon col à la main.*)

ANTOINE.

COMMENT*, Monſieur, c'eſt vous ?

M. VANDERK fils.

Oui, donne moi vîte les clefs de la porte cochére.

ANTOINE.

Les clefs ?

M. VANDERK fils.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs ? mais le Portier doit les avoir.

M. VANDERK fils.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'eſt vrai : hier au ſoir, je ne m'en reſſouvenois pas. Mais à propos Monſieur votre pere les a.

M. VANDERK fils.

Mon pere : hé pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-le-lui, je n'en ſçais rien.

M. VANDERK fils.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre les clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque Domestique : ce mariage... Il a appréhendé l'embarras des fêtes, des aubades... Il veut se lever le premier : enfin que sçai-je ?

M. VANDERK fils.

Eh bien, mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand.... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise ; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serois au désespoir si j'étois la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK fils.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE.

J'y vais : ne sortés pas, ne sortez pas.

SCENE VII.

M. VANDERK fils, *seul.*

OU veux-tu que j'aille ?.., J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions ; Antoine est un bon homme.... Il se sera bien imaginé... Ah mon pere, mon pere !.. Il dort... Il ne sçait pas.... Ce cabinet... cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui... Ah ! le voilà... Ciel ! c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, *en robe de chambre*, M. VANDERK fils

M. VANDERK fils.

AH! mon pere, ah! que je ſuis fâché : c'eſt la faute d'Antoine : je le lui avois dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK pere.

Non, je l'étois.

M. VANDERK fils.

Vous l'étiez! & ſans doute que....

M. VANDERK pere.

Vous ne me dites pas bon jour.

M. VANDERK fils.

Mon pere, je vous demande pardon, je vous ſouhaite bien le bon jour. Comment avez-vous paſſé la nuit? votre ſanté...

M. VANDERK pere.

Vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK fils.

Oui, je voulois....

M. VANDERK pere.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK fils.

C'eſt pour moi, c'eſt le mien, & celui de mon Domeſtique.

M. VANDERK pere.

Eh! où allez-vous ſi matin?

M. VANDERK fils.

Une fantaiſie d'exercice? je voulois faire le tour des remparts : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK pere.

Dès hier au soir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a sçu de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK fils.

Non pas absolument.

M. VANDERK pere.

Non! mon fils, vous avez quelque dessein?

M. VANDERK fils.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK pere.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK fils.

Je vous assure mon pere....

M. VANDERK pere.

Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détours, ni mensonges: si ce que vous me dites est vrai, répetez-le-moi, & je vous croirai.... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, des niaiseries qu'un pere peut soupçonner, mais ne doit jamais sçavoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre: voici les clefs, sortez. (*Le fils tend la main, & les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos, & le mien, & celui de votre mere.

M. VANDERK fils.

Ah mon pere.

M. VANDERK pere.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonnorant dans ce que vous allez faire?

M. VANDERK fils.

Ah! bien plutôt.....

M. VANDERK pere.

Achevez.

M. VANDERK fils.

Que me demandez-vous ! Ah, mon pere, vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté, vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez encore... Ah ! que je suis malheureux ! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon !... Vous pouvez m'en croire... si la fatalité...

M. VANDERK pere.

Insulté... battu... Le malheur de ma vie : mon fils, causons ensemble, & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK fils.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK pere.

Si cela est juste.

M. VANDERK fils.

Juste ou non.

M. VANDERK pere.

Juste ou non.

M. VANDERK fils.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelqu'altercation, une dispute avec un Officier de Cavalerie : nous sommes sortis, on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK pere, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah ! mon fils.

M. VANDERK fils.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK pere.

Et puis-je sçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, & de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK fils.

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence.

M. VANDERK pere.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK fils.

Ah ! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, & sur-tout de vous.

M. VANDERK pere.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK fils.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café. Je jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur ; il racontoit je ne sçais quoi de son pere, d'un marchand, d'un escompte de billets ; mais je suis sûr d'avoir entendu très-distinctement : „ oui..... tous ces Négociants, tous ces Commer- „ çants sont des fripons, sont des misérables. „ Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille, qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis, on nous a séparés.

M. VANDERK pere.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK fils.

Ah ! je sçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet Officier pouvoit être dans un instant d'humeur : ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne ; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK pere.

Vous le désirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK fils.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK pere.

Et vous cherchez querelle ! Ah mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere ? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK fils.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK pere.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jetter aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK fils.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK pere.

Comment ?

M. VANDERK fils.

J'avois laissé sur ma table une Lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK pere.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK fils.

Non; mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK pere.

Eh ! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des loix ?

M. VANDERK fils.

La juste rigueur !

M. VANDERK pere.

Oui, elles sont justes ces loix.... Un peuple.... je ne sçais lequel.. Les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quel-

le punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat ?

M. VANDERK fils.

Un assassinat !

M. VANDERK pere.

Oui mon fils, un assassinat. La confiance que l'aggresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK fils.

Et vous-même, mon pere, lorsqu'autrefois....

M. VANDERK pere.

Le Ciel est juste: il m'en punit en vous. Enfin quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des loix ?

M. VANDERK fils.

La fuite.

M. VANDERK pere.

Hé ! quelle étoit votre marche? le lieu ? l'instant ?

M. VANDERK fils.

Sur les trois heures après-midi, derriére les petits remparts.

M. VANDERK pere.

Eh pourquoi donc sortez-vous si tôt ?

M. VANDERK fils.

Pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma Tante, & de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK pere.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester.

M. VANDERK fils.

Ah ! mon pere, imaginez....

M. VANDERK pere.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux: remontez chez vous: je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver, & l'honneur, & la vie.

M. VANDERK fils.

M. VANDERK fils.

(*A part.*) Me ſauver l'honneur.... Mon perè, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK pere.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK fils.

Prouvez-le-moi donc, mon pere, en permettant que je vous embraſſe.

M. VANDERK pere.

Non, Monſieur ; remontez chez vous.

M. VANDERK fils.

J'y vais, mon pere.

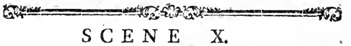
(*Il ſe retire précipitamment.*)



SCENE IX.

M. VANDERK pere *ſeul.*

INFORTUNE' ! comme on doit peu compter ſur le bonheur préſent. Je me ſuis couché le plus tranquille, le plus heureux des peres ; & me voilà ! Antoine... je ne peux avoir trop de confiance... Si ſon ſang couloit pour ſon Roi & pour ſa patrie !... mais...



SCENE X.

ANTOINE, M. VANDERK pere.

ANTOINE.

QUE voulez-vous ?

M. VANDERK pere.

Ce que je veux ? ah ! qu'il vive !

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appellé.

M. VANDERK pere.

Je t'ai appellé ?... Antoine, je connois ta discrétion, ton amitié pour moi, & pour mon fils; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui ? je vais...

M. VANDERK pere.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK pere.

Non, ce n'est pas....

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de....

M. VANDERK pere.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement, dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la Lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde.... Remarque.... vas, qu'il te donne cette Lettre, & qu'il m'attende : je vais le voir.

SCENE XI.

M. VANDERK pere, *seul.*

AH ciel! fouler aux pieds la raison, la nature & les loix. Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les tems les plus barbares, tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au

milieu d'un peuple dont chaque particulier compte ſa perſonne pour tout, & ſa patrie & ſa famille pour rien. Et vous, loix ſages, vous avez déſiré mettre un frein à l'honneur ; vous avez ennobli l'échaffaud ; votre ſévérité a ſervi à froiſſer le cœur d'une honnête homme entre l'infamie & le ſupplice, Ah ! mon fils !

SCENE XII.

ANTOINE, M. VANDERK pere.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous l'avez laiſſé partir ?

M. VANDERK pere.

Il eſt parti ! ô Ciel ! arrêtez....

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, il eſt déja bien loin. Je traverſois la cour ; il a mis ſes piſtolets à l'arçon.

M. VANDERK pere.

Ses piſtolets !

ANTOINE.

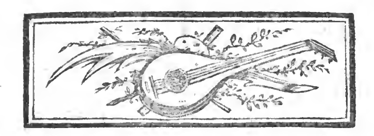
Il m'a crié, Antoine, je te recommande mon pere, & il a mis ſon cheval au galop.

M. VANDERK pere.

Il eſt parti ! ah, Dieux ! (*Il reve profondément ; il reprend ſa fermeté, & dit :*) Que rien ne tranſpire ici. Viens, ſuis-moi, je vais m'habiller.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE, *seule.*

JE le cherche par-tout qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit „ qu'à moi , qu'à moi " : il est sorti de bien bonne heure & à cheval : mais si c'étoit cette dispute , & s'il étoit vrai qu'il fût allé....... Ah ! j'ai un pressentiment. Mais que risqué-je d'en parler ? j'en vais parler à Monsieur. Je parierois que c'est ce Domestique qui s'est endormi hier au soir , il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCENE II.

M. VANDERK pere, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR , on est bien inquiet. Madame la Marquise dit : „ Mon neveu est-il habillé ? qu'on „ l'avertisse. Est-il prêt ? Pourquoi ne l'ai-je pas vu ? Pourquoi ne vient-il pas ? "

M. VANDERK pere.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui. Je l'ai demandé ; je l'ai fait chercher : je ne sçais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti, mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK pere.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous sçavez donc, Monsieur, qu'il est dehors.

M. VANDERK pere.

Oui, je le sçais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre pere ?

VICTORINE *fait un pas, & revient.*

Avez-vous vu, Monsieur, hier un Domestique qui vouloit parler à vous ou à Monsieur votre fils ?

M. VANDERK pere.

Un Domestique ? c'étoit à moi : j'ai donné parole à son Maître aujourd'hui, vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela, tant mieux, puisque Monsieur sçait où il est.

M. VANDERK pere.

Voyez donc où est votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

SCENE III.

M. VANDERK pere, *seul.*

AU milieu de la joie la plus légitime....... Antoine ne vient point.... Je voyois devant moi toutes les miséres humaines. Je m'y tenois préparé. La mort même.... Mais ceci.... Hé, que dire !.... Ah ! ciel !

SCENE IV.

LA TANTE, M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere, *ayant repris un air serein.*

HE bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frere, je suis très en colere ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK pere.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK pere.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagemens, & qu'un frere...

LA TANTE.

Et moi, qu'une Sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK pere.

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque chose ?

LA TANTE.

Oui sans doute.

M. VANDERK pere.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK pere.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir désobligé.

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK pere.

A l'instant !

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici : & qu'il sorte.

M. VANDERK pere.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable, votre sang froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK pere.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh çà, mon frere parlons raison ; il n'y a point de chose que je n'aye imaginé pour mon neveu, quoiqu'il soit mal-honnête à lui d'être sorti. Il y a près mon Château ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grace ; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574, mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK pere.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus ; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK pere.

Cela peut être : allons rejoindre....

LA TANTE.

Nous avons le tems, il faut repeindre les vitraux de la Chapelle ; cela vous étonne.

M. VANDERK pere.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Arragon, & que le lambel....

M. VANDERK pere.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK pere.

Hé bien, nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable. Nous avons dans la province la plus riche heritiére, c'est une Cramont Balliere de la Tour d'Agon, vous sçavez ce que c'est, elle est même parente de votre femme ; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous ; je le propose, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reste avec sa femme, avec ma niéce, & j'éleve ses enfans.

M. VANDERK pere.

Eh ! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK pere.

Entrons dans le salon, sans doute on nous y attend.

SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE.

M. VANDERK pere, *à Antoine qui entre.*

ANTOINE reste ici.

LA TANTE *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous mon frere, vous avez perdu toute idée de noblesse & de grandeur ; le commerce rétrécit l'ame, mon frere. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCENE VI.

ANTOINE *seul.*

OUI, ma résolution est prise : comment ! peut-être un misérable, un drôle....

SCENE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QU'est-ce que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons ; c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh mais je venois vous dire.

ANTOINE.

Va-t-en, va-t-en, écoute, sois sage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCENE VIII.

LES MEMES, M. VANDERK pere.

M. VANDERK pere.

SORTEZ Victorine, laissez-nous, & fermez la porte.

SCENE IX.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

AVEZ-vous dit au Chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK pere.

Non !

ANTOINE.

Non, non.....

M. VANDERK pere.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'est que Monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK pere.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monsieur, Monsieur, un Gentilhomme, un Militaire, un Diable, fût-ce un Capitaine de Vaisseau de Roi ; c'est ce qu'on voudra : mais il ne se battra pas, vous dis-je, ce ne peut être qu'un assassin, il lui a cherché querelle: il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK pere.

Antoine.

ANTOINE.

Non Monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai ou il me tuera ? s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, Monsieur, je vous recommande ma fille, Au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK pere.

Antoine, ce que vous dites est inutile, & jamais....

ANTOINE.

Vos piſtolets, vos piſtolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu ſur ce vaiſſeau, il y a long-tems. Qu'importe ? morbleu, en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK pere.

Eh ! mais Antoine.

ANTOINE.

Monſieur... ah mon cher Maître, un jeune homme d'une auſſi belle eſpérance ; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce & tout ce monde : à l'inſtant même... les clefs du magaſin. Je les emportois. (*Il remet les clefs à M. Vanderk.*) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, Dieu.

M. VANDERK pere.

Il me briſe le cœur : écoutez-moi, Antoine, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'eſt à cauſe de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK pere.

Non.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK pere.

Antoine, vous manquez de raiſon, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK pere.

Écoutez-moi, vous dis-je, rappellez toute votre préſence d'eſprit, j'en ai beſoin ; écoutez avec attention

ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, & je ne pourrois plus vous parler...... Crois-tu, mon pauvre Antoine; crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme.... ah quel chagrin! sa santé foible... mais c'est sans remede: le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK pere.

L'accommoder! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur: où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que pareilles affaires s'accommodent? Hé! n'est-il pas & contre les mœurs & contre les loix que je paroisse en être instruit?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter, il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK pere.

Une étourderie!

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK pere.

Oui. Mais ne perdons pas le tems en vaines discussions, Antoine.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK pere.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

M. VANDERK pere.

Ne passez mes ordres en aucune maniére, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien: c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK pere.

Je ne peux me confier qu'à vous: & je me fie à votre âge, à votre expérience; & je peux dire, à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer: déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez: ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune maniére. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal; voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention, veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur le champ tous vos soins à son adversaire, s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers momens, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... Cruel honneur !..... Mais, Antoine, si le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils.... je suis pere, & je crains mes premiers mouvemens: je suis pere..... & cette fête, cette noce.... ma femme.... sa santé, moi-même, alors tu accourras; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en suplie: tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement; & tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet: tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais Monsieur.....

M. VANDERK pere.

Voici quelqu'un, & c'est sa mere.

SCENE X.

LES MEMES, Mme VANDERK.

Mme VANDERK.

AH ! mon cher ami ; tout le monde eſt prêt : voici vos gants. Antoine, eh comme te voilà fait ! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille : je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'eſt que...... Madame....... Je vais en affaire, oui, oui..,. Madame.

M. VANDERK pere.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

M. VANDERK pere.

N'oubliez rien ?

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

Mme VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

Mme VANDERK.

Ah, ſi tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK pere.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine & M. Vanderk ſe ſe regardent. Antoine ſort.*)

SCENE XI.

M. & Mme VANDERK.

Mme VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK pere.

Tout ceci l'échauffe & le dérange.

Mme VANDERK.

Ah mon ami, faites-moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée..... Ma fille .... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête, la bonne robe est sage comme les loix : mais mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre sœur a raison, vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sçais en quel endroit ; au reste, vous le sçavez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : & lorsqu'il va revenir ; il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK pere (*lui prenant la main affectueusement.*)

Laissez-moi respirer, & permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction. Votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces ; l'adversité est si près de nous ; la plus grande félicité est si peu stable, si peu.... Ne faisons point attendre ; on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCENE XII.

LES MEMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE. (*dans le fond*)

M. VANDERK pere.

ALLONS, belle jeunesse ; Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour ? (*à part.*) & plus beau que celui-ci.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE *se retournant vers la couliſſe d'où elle ſort.*

MONSIEUR Antoine, Monſieur Antoine, Monſieur Antoine! ... Le Maître d'Hôtel, les Gens, les Commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere eſt bien étonnant; je le cherche par-tout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais... Eh?... Quoi?... Hain?... Antoine, Antoine. Hé bien, qu'ils appellent? Cette cérémonie que je croyois ſi gaie, grands Dieux comme elle eſt triſte.... Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de ſa ſœur. Et d'un autre côté auſſi mon pere avec ſes raiſons, „ ſois ſage, ſois ſage, & tu ne „ pourras manquer... " Où eſt-il allé? Je...

SCENE II.

M. DESPARVILLE pere, VICTORINE.

M. DESPARVILLE pere.

MADEMOISELLE, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monſieur, vous êtes ſans doute de la noce entrez dans le ſallon.

M.

M. DESPARVILLE pere.

Je n'en ſuis pas, Mademoiſelle, je n'en ſuis pas.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, ſi vous n'en êtes pas, pour quelle raiſon ?....

M. DESPARVILLE père.

Je viens pour parler à Monſieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE pere.

Mais le Négociant. Eſt-ce qu'il y a deux Négocians de ce nom-là ? C'eſt celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, quel embarras ! Je vous aſſure que je ne ſçais comment Monſieur pourra vous parler au milieu de tout ceci : & même on ſeroit à table, ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLE pere.

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſçavoit donc pas l'embarras....

M. DESPARVILLE pere.

Il ne ſçavoit pas, il ne ſçavoit pas ; c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc ; ſi je peux l'aborder, car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'eſt-ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE pere.

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une Lettre qu'il en a reçue.... Ajoutez que..... Non.... dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... Quelqu'un... Mais Monſieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE pere.

Il le ſçait bien peu. Dites, au reſte, que c'eſt M. Deſparville, que c'eſt le Maître d'un Domeſtique....

VICTORINE.

Ah je ſçais, un homme qui avoit un viſage... qui avoit un air..., Hier au ſoir... J'y vais, j'y vais.

SCENE III.

M. DESPARVILLE pere, (*ſeul.*)

QUE de raiſons ! parbleu ces choſes là ſont bien faites pour moi ! Il faut que cet homme marie juſtement ſa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler ; c'eſt fait exprès, oui, c'eſt fait exprès pour moi, pour moi ; ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. Peſte ſoit des enfans ! Je ne veux plus m'embarraſſer de rien ; je vais me retirer dans ma province. Mais mon pere... mon pere, mais mon fils, va te promener ; j'ai fait mon tems, fais le tien. Ah ! c'eſt apparemment notre homme ; encore un refus que je vais eſſuyer.

SCENE IV.

M. VANDERK pere, M. DESPARVILLE pere, (*un Domeſtique.*)

M. DESPARVILLE pere.

MONSIEUR, Monſieur, je ſuis fâché de vous déranger. Je ſçais tout ce qui vous arrive : vous mariez votre fille aujourd'hui ; vous êtes à l'inſtant en compagnie ; mais un mot, un ſeul mot.

M. VANDERK pere.

Et moi, Monſieur, je ſuis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-

être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE pere.

Non: parlons debout, j'aurai bien-tôt dit Monsieur, je crois que le Diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, & que je ne peux pas dire... J'ai une lettre de change, bonne, excellente, c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? Je n'en sçais rien: ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos Confreres, mais tous ceux que j'ai vu jusqu'à présent sont des Arabes, des Juifs; pardonnez-moi le terme, oui des Juifs. Les uns m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK pere.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE pere.

La voilà.... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sçais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il..... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK pere (*sonne: on entend la sonnette.*)

Monsieur, je vais vous la payer.

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant?

M. VANDERK pere.

Oui, Monsieur?

M. DESPARVILLE pere.

A l'instant! prenez, prenez, Monsieur. Ah, quel service vous me rendez! Prenez, prenez, Monsieur.

M. VANDERK pere. (*au Domestique qu'il a sonné.*)

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre 2400 livres.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second, celui de me faire donner de l'or.

M. VANDERK pere.

Volontiers, Monsieur. (*au Domestique*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE pere *au Domestique qui sort.*

Faites retenir, Monsieur, l'escompte, l'acompte.

M. VANDERK pere.

Non, Monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce. Et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coute rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté. Vous ne sçavez pas toute l'obligation que je vous ai, toute l'etenduë du service que vous me rendez.

M. VANDERK pere.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE pere.

Ah, Monsieur, Monsieur, ah que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK pere.

J'espere que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE pere.

Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille. Mais le mien, le mien est dans le service: à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre?

M. VANDERK pere.

A se battre !

M. DESPARVILLE pere.

Oui, Monsieur, à se battre, un autre jeune homme dans un café. Un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne sçais pourquoi, je ne sçais comment, il ne le sçait pas lui même.

M. VANDERK pere.

Que je vous plains ! & qu'il est à craindre !

M. DESPARVILLE pere.

A craindre ! je ne crains rien. Mon fils est brave, il tient de moi ; & adroit, adroit, à vingt pas il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau ; mais il faut qu'il s'enfuye, c'est le diable ; vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK pere.

Monsieur, je suis flatté de votre. (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*un second coup.*)

M. DESPARVILLE pere.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*un troisieme coup.*)

M. Vanderk tombe sur un siége.

M. DESPARVILLE pere.

Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé ?

M. VANDERK pere.

Ah, Monsieur, tous les peres ne sont pas malheureux. (*Le Domestique entre, il tient des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme. Partez, Monsieur, vous n'avez pas de tems à perdre.

M. DESPARVILLE pere.

Que je vous suis obligé, Monsieur.

M. VANDERK pere.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE pere.

Ah ! vous avez affaire. Ah le brave homme ! ah l'honnête homme ! Monſieur, mon ſang eſt à vous, reſtez, reſtez, reſtez, je vous en prie.

SCENE V.

M. VANDERK pere *ſeul.*

MON fils eſt mort..... je l'ai vu là ... & je ne l'ai pas embraſſé !.. Ah, Ciel... que de peine ſa naiſſance me préparoit ! Que de chagrin ſa mere !...

SCENE VI.

M. VANDERK pere, ANTOINE.

M. VANDERK pere.

HÉ bien ?

ANTOINE.

Ah mon maître ! tous deux, j'étois très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu.... Ah, Monſieur !

M. VANDERK pere.

Mon fils !

ANTOINE.

Oui, ils ſe ſont approchés à bride abbatue. L'Officier a tiré, votre fils enſuite. L'Officier eſt tombé d'abord, il eſt tombé le premier. Après cela, Monſieur, ah mon cher maître ! les chevaux ſe ſont ſéparés... je ſuis couru.... je.... je.....

M. VANDERK pere.

Voyez ſi mes chevaux ſont mis, Faites approcher par le porte de derriére ; venez m'avertir ; courrons-y ; peut-être n'eſt-il que bleſſé.

ANTOINE.

Mort, mort ; j'ai vu ſauter ſon chapeau ; mort.

SCENE VII.

LES MEMES, VICTORINE.

VICTORINE.

MORT ! Eh qui donc ? qui donc?

M. VANDERK pere.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK pere.

Laissez-la. Allez, Antoine; faites ce que je vous dis.

SCENE VIII.

M. VANDERK pere, VICTORINE.

(Antoine dans l'appartement.)

M. VANDERK pere.

QUE voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir : & j'ai rencontré un Monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK pere.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie ?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK pere.

Tâchez de parler à Madame en particulier ; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle fasse ensorte qu'on ne s'apperçoive pas de mon absence, je serai peut-être..... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort. Eh qui donc ? Monfieur votre fils ?

M. VANDERK pere.

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, Monfieur, j'y vais ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK pere.

Non, reftez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient. Je vous défends de fortir d'ici que je ne fois rentré.

VICTORINE *appercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! Monfieur !

M. VANDERK pere.

Mon fils !

SCENE IX.

LES MEMES, M. VANDERK fils, M. DESPARVILLE pere, M. DESPARVILLE fils.

M. VANDERK fils.

MON pere !

M. VANDERK pere.

Mon fils !... je t'embraffe.... je te revois fans doute honnête homme.

M. DESPARVILLE pere.

Oui, morbleu, il l'eft.

M. VANDERK fils.

Je vous préfente Meffieurs Defparville.

M. VANDERK pere.

Meffieurs.

M. DESPARVILLE pere.

Monfieur, je vous préfente mon fils. N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui juftement qui étoit fon adverfaire.

M.

M. VANDERK pere.

Comment, eſt-il poſſible que cette affaire...

M. DESPARVILLE pere.

Bien! bien! morbleu bien! Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE fils.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK fils.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE fils.

Souffrez de-moi cette vengeance.

M. VANDERK fils.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE fils.

Le récit feroit trop court ſi vous le faiſiez, Monſieur; & à préſent votre bonheur eſt le mien. (*à M. Vanderk pere.*) Il me paroît, Monſieur, que vous étiez auſſi inſtruit que mon pere l'étoit. Mais voici, ce que vous ne ſçavez pas. Nous nous ſommes rencontrés, j'ai couru ſur lui, j'ai tiré: il a foncé ſur moi; il m'a dit, Je tire en l'air, & il l'a fait. Ecoutez, m'a-t-il dit en me ſerrant la botte? j'ai cru hier que vous inſultiez mon pere en parlant des Négocians; Je vous ai inſulté, j'ai ſenti que j'avois tort, je vous en fais excuſe: N'êtes-vous pas content? Eloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, Monſieur, vous exprimer ce qui s'eſt paſſé en moi: je me ſuis précipité de mon cheval, il en a fait autant, & nous nous ſommes embraſſés. J'ai rencontré mon pere, lui, à qui pendant ce temps-là, lui, à qui vous rendiez ſervice. Ah Monſieur.

M. DESPARVILLE pere.

Hé vous le ſçaviez, morbleu: & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous! Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! moi je ſuis ferme, je ſuis honnête; mais en pareille occaſion, à votre place j'aurois envoyé le Baron Deſparville à tous les Diables.

M. VANDERK pere.

Ah Messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit; Nous allions nous mettre à table, faites moi l'honneur d'être de la noce. Que rien ne transpire ici, cela troubleroit la fête. (*à M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, Monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE fils.

Ah Monsieur ! (*en baisant la main de M. Vanderk pere.*)

M. DESPARVILLE pere *à son fils.*

Mon fils ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi, ah cruel !

M. VANDERK fils (*à Victorine.*)

Que je suis aise de te revoir !

M. VANDERK pere.

Victorine, taisez-vous.

SCENE X.

LES MEMES, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

Mme VANDERK.

AH ! te voilà, mon fils. (*à M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire servir ? Il est tard.

M. VANDERK pere.

Ces Messieurs veulent bien rester. (*à Messieurs Desparville.*) Voici Messieurs, ma femme, mon gendre & ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE pere.

Quel bonheur mérite une telle famille ?

SCENE XI.

LES MEMES, LA TANTE.

LA TANTE.

ON dit que mon neveu est arrivé. Hé te voilà, mon cher enfant. Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah, ton pere est singulier, mais très-singulier, te donner une commission le jour du mariage de ta sœur !

M. VANDERK pere.

Madame, vous demandiez des Militaires, en voici, Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'est le vieux Baron Desparville.

M. DESPARVILLE pere.

Hé c'est vous Madame la Marquise : Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE pere.

Vous êtes Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

M. VANDERK pere:

Monsieur, Monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance, Ah Messieurs ! ah mes enfans, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*à sa femme.*) Madame, voilà notre fils.

(*Il embrasse son fils, le fils embrasse sa mere.*)

SCENE XII.

LES MEMES, ANTOINE.

ANTOINE.

LE carosse est avancé, Monsieur, &c.... Ah Ciel !... ah Dieu !... ah Monsieur !

Mme VANDERK.

Hé bien, hé bien Antoine, hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou : il faut le faire enfermer.

VICTORINE.

(Elle court à son pere, lui met la main sur la bouche, & l'embrasse.)

M. VANDERK pere.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

(La compagnie se retire, & cependant Antoine dit)

Je ne sçais, si c'est un rêve. Ah quel bonheur ! il falloit que je fusse aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier *Le Philosophe sans le sçavoir*, Comédie : & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 20 Février 1766.

Le Privilége est à la Piéce intitulée, Le Roi & le Fermier.